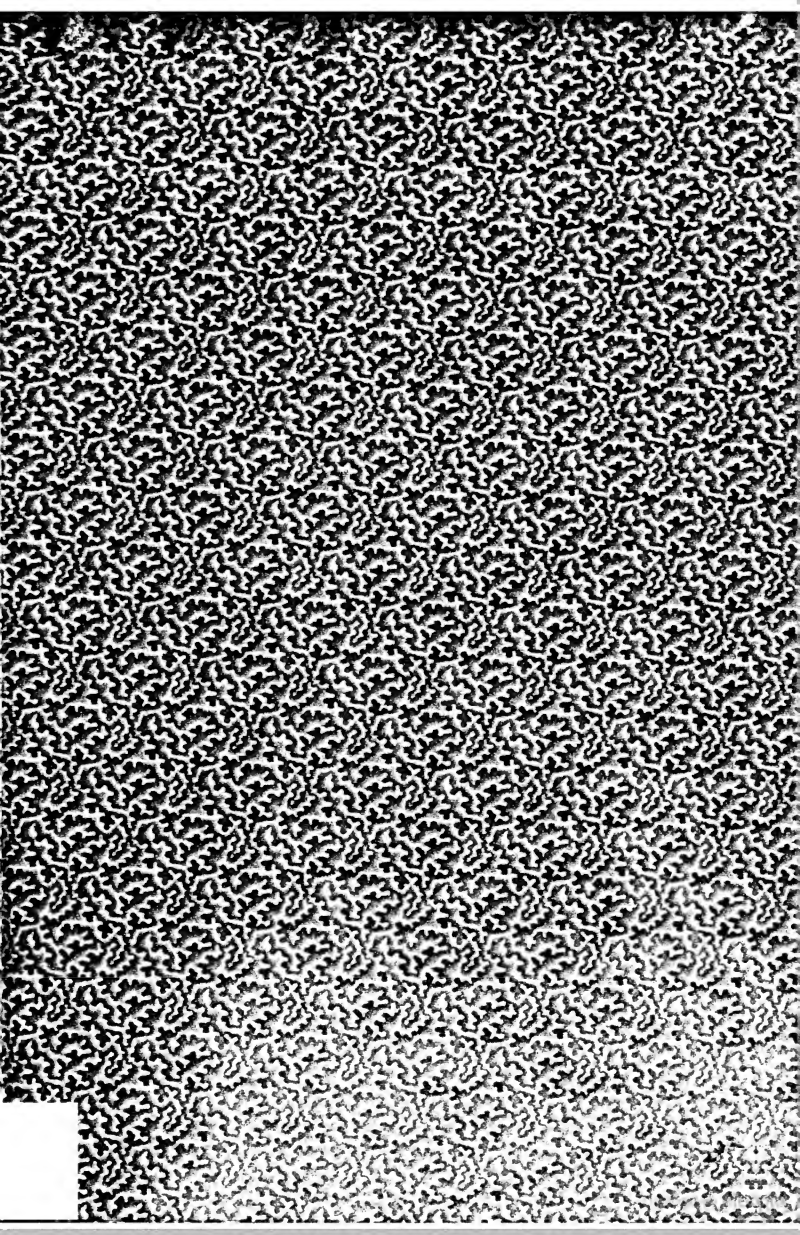



BIBLIOT. PUBL. GANDAV. D.D. F. VD HAEGHEN









NOTICE

SUR

ENGELBERT II,

COMTE DE NASSAU,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE MAXIMILIEN ET DE PHILIPPE-LE-BEAU AUX PAYS-BAS.

PAR

C.-A. Serrure,

Avocat à la Cour de Gand.



GAND,
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE DE BUSSCHER FRÈRES,
Rue Savaen, 42.

1862.

NOTICE

SUR

ENGELBERT II,

COMTE DE NASSAU.



NOTICE

SUR

ENGELBERT II,

COMTE DE NASSAU,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE MAXIMILIEN ET DE PHILIPPE-LE BEAU
AUX PAYS-BAS.

PAR

C.-A. Serrure,

Avocat à la Cour de Gand.



GAND,
IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE DE BUSSCHER FRÈRES,
Rue Savaen, 42.

1862.

Ce travail n'est qu'un essai destiné à être inséré plus tard dans un ouvrage historique plus étendu sur la *Maison de Nassau aux Pays-Pas, avant Guillaume-le-Taciturne.*

Quoiqu'Engelbert II de Nassau ait joué un rôle très-important dans nos annales, jusqu'ici aucun de nos savants ne lui a consacré une monographie. En Allemagne, Arnoldi, dans l'ouvrage intitulé *Geschichte der Oranien Nassauische Lænder* (1) a publié sur ce

(1) Hadamar, t. I-IV, 1797-1816.

grand homme d'état des renseignements nombreux, mais comme ils sont donnés en partie dans les notes du supplément, ils ne forment pas un tout complet. Un autre auteur allemand, M. Münch[1] traita d'Engelbert d'une manière assez longue, mais au fond ajouta bien peu aux recherches d'Arnoldi. En Hollande on n'a imprimé sur le célèbre lieutenant de Maximilien qu'une seule notice de quelqu'étendue. Elle se trouve à la suite de l'*Histoire de Breda*, de Van der Aa, et est bien loin d'être complète.

Les quelques pages que nous consacrons à Engelbert de Nassau auront donc, pensons nous, quelqu'intérêt. En effet elles attirent dès à présent l'attention sur un point intéressant, mais fort négligé de notre histoire, l'importance de la Maison de Nassau dans notre pays avant le célèbre Guillaume de Nassau, prince d'Orange. En attendant que nous comblions entièrement cette lacune, tout renseignement inconnu qu'on voudra bien nous indiquer à cet égard, nous sera extrêmement agréable.

(1) *Geschichte des Hauses Nassau-Oranien.* Aachen und Leipzig, 1843, III.



En 1403 la riche héritière de Jean de Polanen, seigneur de La Leck et de Breda, épousa Engelbert, comte de Nassau. Jeanne de Polanen était issue d'une branche cadette de l'antique maison hollandaise des Wassenaer. Cette alliance, qui fesait passer l'importante seigneurie de Breda aux Nassau, fut leur *naturalisation* dans notre patrie. Dès lors la destinée de leur maison fut intimement liée à celle des Pays-Bas.

Engelbert I de Nassau, baron ou seigneur banneret de Breda mourut le 3 mai 1442 ; sa femme Jeanne de La Leck le 15 mai 1445. Leur fils Jean leur succéda comme comte de Nassau et sire de Breda. Il mourut le 3 février 1475,

laissant de Marie, fille du comte de Heinsberg : Engelbert II (qui fait l'objet de cette notice) et Jean.

Engelbert II de Nassau naquit le 17 mai 1451 à Breda. Dès sa première jeunesse son père le mena à la Cour de Bourgogne. A la mort de Philippe-le-Bon il avait seize ans à peine. Un prince au caractère ambitieux et bouillant, montait sur le trône, Charles-le-Téméraire, qui devait porter si haut sa renommée pour périr ensuite d'une manière misérable. Engelbert de Nassau voyait s'ouvrir devant lui un vaste horizon de gloire militaire.

Il fit sa première campagne contre les Liégeois. Le duc Charles était allé au secours de son parent, Louis de Bourbon, évêque de Liége que ses sujets insurgés assiégeaient dans St-Trond. La bataille de Brustheim, livrée le 28 octobre 1467, fut fatale aux révoltés. Le duc de Bourgogne remporta une victoire complète. Nous le voyons après cette journée adresser des éloges aux principaux de ses capitaines, et parmi ceux-ci figure déjà malgré son jeune âge, Engelbert de Nassau [1]. Liége ouvrit ses portes à l'armée victorieuse du duc, qui y fit son entrée solennelle le 7 novembre.

L'année suivante Engelbert assistait aux fêtes qui se donnèrent à Bruges lors du mariage de Charles-le-Téméraire, avec la sœur du roi d'Angleterre, Marguerite de Yorck. Il faisait partie du magnifique cortége de seigneurs, qui vint chercher la duchesse à Damme, où le mariage s'était accompli (le 26 juin 1468) [2].

(1) Despars, *Cronycke van Vlaenderen*. Brugge, 1840, IV, p. 11.
(2) *Mémoires d'Olivier de La Marche*. Louvain, 1645, p. 520.

On le trouve cité parmi les chefs de cette armée de cent mille hommes(1), dont Louis XI s'effraya à tel point qu'il sollicita du duc de Bourgogne la célèbre entrevue de Péronne. Il se distingua dans la seconde expédition de Charles-le-Téméraire contre Liége, et après la prise de la ville, le duc de Bourgogne l'arma chevalier en présence du roi de France (30 octobre 1468) (2).

Engelbert de Nassau s'était fiancé en 1468(3) à Limburge, fille de Charles, marquis de Bade. Le mariage fut célébré avec beaucoup de luxe, au commencement de l'année suivante à Coblence, à la cour de l'archévêque de Trêves, Jean II, son oncle (4).

Engelbert fut créé chevalier de la Toison d'Or, à la réunion du chapitre qui se tint à Valenciennes le 9 mai 1473. C'était une grande marque de distinction, puisque le jeune comte de Nassau n'avait encore que vingt-et-un ans. Le célèbre Guy de Brimeu, sire d'Humbercourt, fut un de ceux qui entrèrent dans l'ordre le même jour (5).

Après avoir tenu le chapitre de la Toison d'Or, Charles-le-Téméraire alla prendre possession de la Gueldre. On connait les malheureuses dissensions entre le duc Arnould d'Egmont et son fils Adolphe, qui aboutirent à l'exhérédation de ce dernier et à la cession de la Gueldre au duc de Bourgogne. Charles-le-Téméraire soumit facilement ce pays, parce qu'il retenait Adolphe d'Egmont prisonnier. Engelbert de Nassau

(1) Despars, t. IV, p. 38.

(2) Despars, t. IV, p. 45.

(3) Le samedi après la St. Denis.

(4) Brower, *Annales Trevirenses*, II, p. 297.

(5) Philippe de Commines, *Mémoires*, t. II, p. 205-6. — De Reiffenberg, *Histoire de l'ordre de la Toison d'Or*. Bruxelles, 1830, p. 64-86, etc., etc.

n'accompagna pas l'armée bourguignonne dans cette expédition ; mais Charles, le nomma pour toute la durée de la campagne son lieutenant-général en Brabant et en Limbourg (1).

Après avoir soumis la Gueldre le duc de Bourgogne voulut s'en faire reconnaître la possession par l'empereur d'Allemagne. Retournant de sa nouvelle conquête par Maestricht, Aix-la-Chapelle et Luxembourg, il se rendit à Trèves, où l'attendait Frédéric III. L'histoire nous a rapporté le faste que déploya dans cette circonstance la cour bourguignonne. Engelbert de Nassau est cité parmi les principaux seigneurs qui suivirent le duc Charles, et dont un chroniqueur allemand, ébloui par tant de luxe, disait : « *non inaurati modo, sed plane aurei videbantur* (2). »

Ce fut dans cette entrevue de Trèves, qui eut lieu les 6 et 7 d'octobre 1473, que fut projeté tout d'abord le mariage entre Maximilien d'Autriche et Marie de Bourgogne (3).

L'année suivante, au mois de juillet, Charles-le-Téméraire dont les vues ambitieuses se tournaient de tout côté, alla porter secours à l'archevêque de Cologne, Robert de Bavière, contre ses sujets révoltés; il s'avança contre Neuss, où s'était refugié Herman de Hesse, que le chapitre de Cologne avait élu en place de Robert. Engelbert accompagna le duc de Bourgogne dans cette campagne (3) ; mais il fut envoyé en Brabant pour protéger ce pays et le Namurois contre toute attaque ennemie.

A la mort de son père, arrivée le 3 février 1475, Engelbert hérita des riches possessions que celui-ci avait aux Pays-Bas. La baronnie de Breda, en Brabant, la seigneurie de

(1) Arnoldi, t. IV, p. 261.

(2) Brosius, *Annales Clivenses*, III, p. 12. — Philippe de Commines, t. II, p. 209. — Brower, *Annales Trevirenses*, II, p. 302.

(3) Despars, IV, p. 96-97.

Vianden au duché de Luxembourg, et plusieurs seigneuries provenant de la maison de Heinsberg, dont descendait sa mère, et situées au duché de Juliers, sur la rive gauche du Rhin, lui échurent. Son frère Jean eut les biens d'Allemagne. La part que la branche de Nassau-Dillenburg avait dans le château et le territoire de Nassau, restait indivise.

Ce partage qui avait déja été réglé, du vivant de leur père par actes du 8 avril 1472, et du 8 mai de la même année fut ratifié et confirmé après sa mort, le 9 mars 1475 (1). Engelbert fit sa *joyeuse entrée* à Breda le 27 juillet 1475 et confirma tous les priviléges de la ville. (2)

Engelbert prit part aux dernières expéditions de Charles-le-Téméraire. Il l'aida à faire la conquête de la Lorraine, au commencement de 1476 (3). Après que le duc de Bourgogne eût perdu, contre les Suisses, les batailles de Granson et de Morat, Engelbert vint du Luxembourg le rejoindre avec des troupes nouvelles, levées à la hâte. Charles-le-Téméraire ayant ainsi recomposé un peu son armée voulut reconquérir la Lorraine qui s'était soulevée et avait rappelé le duc René. Au cœur de l'hiver il mit le siége devant Nancy, et contrairement aux conseils d'Engelbert de Nassau, livra le combat à René aux Suisses et aux Alsaciens, qui venaient au secours des assiégés. La célèbre bataille de Nancy, engagée le 5 janvier 1477, fut fatale au duc de Bourgogne. Il périt misérablement, et son cadavre, dépouillé de tout vêtement, ne fut retrouvé que quelques jours après dans un fossé.



(1) Arnoldi, t. II, p. 200-202. — Du Mont, *Corpus diplomaticus*, I, p. II, p. 458.

(2) Van Goor, *Beschryving der stadt Breda*, p. 476.

(3) Despars, IV, p. 111. — De Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne*. Bruxelles, 1836 (édition de Reiffenberg), t. VIII, p. 188.

La défaite de Nancy avait été une déroute complète, presqu'une extermination de l'armée bourguignone. Réduite à six mille hommes à peine, elle avait eu à lutter à la fois contre la trahison, contre les forces des assiégés, et contre des troupes fraiches plus de trois fois supérieures en nombre.

Engelbert de Nassau avait durant la journée montré un courage qui tenait du désespoir. A la tête d'une bande de cavaliers il avait pénétré dans les rangs des Suisses, et il était resté seul debout au milieu des ennemis ([1]). Environné de toute part, il dut se rendre aux milices de Strasbourg, qui l'emmenèrent dans leur ville. Il y resta pendant plus de trois mois (jusqu'à la fin d'avril) prisonnier au *Pfennigthurm* ([2]).

La femme d'Engelbert avait passé plusieurs jours dans l'incertitude sur le sort de son mari, que l'on croyait tué. Elle avait même fait vœu d'offrir à Notre-Dame d'Eberhardsclause, près de Trèves, s'il revenait, autant de cierges, qu'armé de toutes pièces il pèserait en cire([3]). Engelbert ne sortit de sa prison de Strasbourg qu'après avoir payé une rançon de 50,000 florins d'or.

Pendant sa captivité de graves évènements s'étaient accomplis aux Pays-Bas. La jeune Marie de Bourgogne était montée sur le trône dans les circonstances les plus difficiles. Le roi de France et les communes de Flandres avaient profité de la faiblesse de la jeune héritière de tant de provinces; celles-ci pour revendiquer leurs anciens priviléges, celui-là pour s'emparer du duché de Bourgogne et de l'Artois et pour attirer à lui une partie de la noblesse. Le chancelier Hugonet et le sire

(1) Daniel, *Histoire de France*, VIII, p. 347.
(2) Müller, *Schweiz Geschichte*, V, p. 116.
(3) Brower, *Annales Trevirenses*, II, p. 305.

d'Humbercourt avaient porté leur tête sur l'échafaud, accusés de haute trahison.

Il fallait une main vigoureuse pour résister aux armes et aux intrigues de la France, pour tenir en respect d'une part les villes, d'autre part les grands seigneurs, restés fidèles à Marie de Bourgogne, qui élevaient des prétentions exhorbitantes pour les recompenser de leur attachement à une cause si compromise.

On songea, pour sortir de cet embarras, à réaliser le projet de mariage, qu'avait nourri le duc Charles pour sa fille unique. Le 21 avril 1477 elle fut fiancée à l'archiduc Maximilien d'Autriche, fils de l'empereur Frédéric III. Mais cette union déplaisait singulièrement au roi de France, qui tacha de l'entraver.

Quand Engelbert fut rendu à la liberté, il fit tous ses efforts pour faire réussir le mariage de l'archiduc, qui fut enfin célébré à Gand le 19 août 1477 [1].

Maximilien trouvait dans le comte de Nassau un précieux soutien. Celui-ci en effet était un des plus vaillants capitaines de Charles-le-Téméraire et le seigneur le plus puissant du Brabant, et comme il tenait à l'Allemagne par son origine, il inspirait d'autant plus de confiance au jeune souverain.

Le reste de l'année 1477 se passa en inaugurations et en réjouissances publiques. Ce ne fut qu'au printemps qu'on songea à prendre une attitude décidée vis-à-vis du roi de France.

Suivant les conseils d'Engelbert de Nassau, Maximilien convoqua les chevaliers de la Toison d'Or à Bruges, pour y tenir chapitre les premiers jours de mai (1478). L'archiduc

(1) Despars, t. IV, p. 151.

releva l'ordre et s'en proclama souverain. C'était pour empêcher que Louis XI ne le considérât comme dévolu à la couronne de France. Le nombre des chevaliers, qui par suite de décès et défections s'était trouvé réduit à cinq, fut complété ([1]).

Maximilien, après avoir ainsi rallié autour de lui la haute noblesse du pays, se rendit à Mons, accompagné d'Engelbert, pour y accélérer les préparatifs de la guerre.

Bientôt on en vint aux hostilités. La campagne fut glorieuse pour l'époux de Marie de Bourgogne; tandis que les milices flamandes repoussaient les Français à l'Est, l'archiduc regagnait une à une les différentes places dont Louis XI s'était emparé sur les frontières du Hainaut. Le roi s'empressa de demander une trêve d'un an et de quarante jours, qui fut conclue le 11 juillet.

Mais les Français furent les premiers à violer cette suspension d'hostilités; aussi Maximilien se rendit-il dès le 26 juillet 1479, à la tête d'une armée flamande de vingt-deux mille hommes, mettre le siége devant Térouanne.

Les milices communales se montraient pleines d'ardeur, et parmi les chevaliers qui entouraient le prince, il en étaient, dit-on, plusieurs qui, à l'exemple du comte de Nassau, portaient le bras nu, afin de répondre à une bravade des Français qui les avaient menacés de leur couper le poing ([2]).

On ne tarda pas à apprendre qu'une armée ennemie s'avançait au secours de Térouanne. Elle était forte de vingt huit mille hommes et commandée par Philippe de Crévecœur, sire

(1) De Reiffenberg, *Histoire de l'ordre de la Toison d'Or*, p. 89-91.

(2) Kervyn de Lettenhove, *Histoire de Flandre*. Bruxelles, 1850 première édition), t. V, p. 305.

d'Esquerdes, qui comblé autrefois des bienfaits de Charles-le-Téméraire, avait trahi sa fille.

La bataille s'engagea le 7 août 1479, près de Guinegate ([1]). Le résultat de cette journée a été diversement apprécié; mais on peut cependant avancer que la victoire resta à Maximilien. D'abord tout l'avantage fut aux Français; ils culbutèrent les archers, les arquebusiers, l'artillerie et la cavalerie de l'archiduc. Plusieurs seigneurs flamands tombèrent parmi les morts, le sire de la Gruuthuse fut fait prisonnier, Philippe de Clèves entraîné par les fuyards. Les troupes de Louis XI envahirent le camp de Maximilien et se mirent à piller sa tente et celles de ses chevaliers, leurs bagages, leurs joyaux, leurs insignes de la Toison d'Or ([2]). Les Français considéraient la journée comme décidée et voulaient profiter de leurs succès en faisant un riche butin. Mais la réserve de l'archiduc, composée des milices communales restait intacte. Le sire de Romont, Engelbert de Nassau et quelques autres seigneurs descendirent de cheval et se mêlèrent aux rangs épais des piétons flamands ([3]).

L'archiduc suivit leur exemple. Une nouvelle bataille s'engagea. Les milices de Flandre tombent sur l'ennemi éparpillé, et le font fuir à son tour. Surprises, les troupes de Louis XI

(1) Voyez sur la bataille de Guinegate : Commines, l. VI, c. 4. — Despars, t. IV, p. 192-194. — Kervyn de Lettenhove, t. V, p. 305. — *Mémoires de la Société des Antiquaires de Morinie*, 1861.

(2) Baron De Reiffenberg, *Histoire de l'ordre de la Toison d'Or*, p. 105.

(3) Voici comment Philippe de Commines s'exprime à cet égard : « Et estoient de ce nombre Monseigneur de Romont, fils de la Mai- » son de Savoye, et le comte de Nassau et plusieurs autres qui encore » vivent. La vertu de ceux-là fit tenir bon à ce peuple, qui fit mer- » veille, veu qu'ils voyoient fuir les gens de cheval. »

abandonnent le camp de l'archiduc; le camp français avec toute l'artillerie tombe aux mains de Maximilien, qui y passa la nuit, restant ainsi maître du champ de bataille.

L'archiduc ne put poursuivre ses succès parce qu'il lui fut impossible de retenir plus longtemps les milices flamandes sous les armes; la guerre contre Louis XI continua donc cette année et l'année suivante, se bornant à quelques escarmouches sous les frontières. Une nouvelle trêve intervint le 21 août 1480 entre l'archiduc et la France, et fut encore prolongée en 1481.

Maximilien en profita pour soumettre la Gueldre, qui s'était soulevée par suite des menées des partisans de la maison d'Egmont. Avant que de se rendre avec son armée dans cette province, il réunit pendant les premiers jours de mai 1481, l'ordre de la Toison d'Or à Bois-le-Duc. Engelbert de Nassau assista à cette assemblée du chapitre, et obtint un autre collier en place de celui qu'on avait enlevé de sa tente à la journée de Guinegate.

Bientôt la Gueldre fut pacifiée et l'archiduc était venu passer avec sa cour l'hiver à Bruges, quand Marie de Bourgogne périt à la suite d'une chûte de cheval. La mort inopinée de cette princesse, arrivée le 27 mars 1482, vint de nouveau remplir les Pays-Bas et surtout la Flandre d'agitations et de troubles, qui ne devaient cesser qu'à la majorité de Philippe-le-Beau. Maximilien convoqua les États généraux à Bruges le 8 avril (1482) et réclama la tutelle de son fils mineur; mais on ne voulut la lui reconnaître que moyennant certaines conditions que son orgueil ne lui permettait pas d'accepter. L'archiduc dissimula cependant son ressentiment, et se rendit en Hollande. A son retour il arriva accompagné d'Engelbert de Nassau, avec cent cinquante vassaux devant

l'Ecluse, croyant pouvoir s'emparer du château par surprise; mais il dut renoncer à cette tentative (1).

Bientôt on apprit que Guillaume de la Marck, surnommé le *Sanglier des Ardennes* s'était emparé de Liége, après avoir fait massacrer l'évêque Louis de Bourbon. Maximilien envoya des troupes contre le sire de la Marck, et plaça Jean de Hornes sur le trône épiscopal. Le *Sanglier des Ardennes* fut fait prisonnier et décapité à Maestricht. L'archiduc s'était rendu lui-même dans l'évêché de Liége pour pacifier le pays. Le 3 octobre 1482, se trouvant devant Tongres, il nomma Engelbert de Nassau son premier chambellan avec 200 francs d'or par mois (2).

Sur ces entrefaites les frontières de Flandre avaient été sans cesse inquiétées et ravagées par les Français. Bientôt on commença à négocier, et Maximilien fut heureux de pouvoir souscrire un traité pour ne pas avoir à lutter à la fois contre l'ennemi au dehors et ses sujets à l'intérieur.

La paix fut signée par l'archiduc à Gand, le 23 décembre 1482: elle portait que le dauphin épouserait la jeune Marguerite et qu'elle recevrait pour dot les comtés d'Artois et de Bourgogne, que Louis XI occupait déjà.

Le 10 janvier 1483 Philippe, fils de Maximilien, fut inauguré à Gand, et les députés des Etats constituèrent une régence, qui devait administrer durant sa minorité; elle était composée de quatre grands seigneurs : Adolphe de Clèves, seigneur de Ravestein; Philippe de Bourgogne, seigneur de Beveren; Louis de Bruges, seigneur de La Gruuthuse et Adrien Vilain, seigneur de Rassenghien.

(1) Despars, t. IV, p. 223.
(2) Arnoldi, t. IV, p. 262.

Engelbert de Nassau accompagna l'archiduc à Hesdin ou furent célébrées le 19 mai les fiançailles de la jeune Marguerite avec le Dauphin. Il scella, à côté des princes du sang, les lettres de sûreté, qui furent délivrées ce jour pour l'exécution du traité (1).

Jusqu'ici Maximilien avait dû se montrer d'une condescendance extrême pour ses sujets de Flandre, dont l'esprit remuant et inquiet était sans cesse travaillé par le roi de France; mais la mort de Louis XI, arrivée le 25 août, vint bientôt changer la face des choses. Délivré d'un ennemi dangereux, Maximilien cédant probablement aux conseils d'Engelbert, osa montrer plus d'énergie; il réclama la tutelle de son fils, et se fit proclamer régent. Toutes les villes de Brabant et des autres provinces reconnurent son autorité; la Flandre seule persista à lui refuser tout pouvoir. Le reste de l'année 1483 et le commencement de 1484 se passèrent en échanges de protestation et de manifestes émanés de l'archiduc d'une part, du conseil des quatre seigneurs choisis par les États, de l'autre. Le prince invoquait le testament de son épouse; on lui repliquait par ses conventions matrimoniales, lesquelles dictées dans le temps par les grands et les villes, lui ôtaient tout droit à l'administration du pays, comme tuteur de ses enfants.

Maximilien rencontra également des difficultés au sein du chapitre de la Toison d'Or, dont quelques chevaliers lui contestaient l'exercice des prérogatives de *chef et souverain.* Le 8 mai et jours suivant, il y eut une assemblée des chevaliers favorables à l'archiduc, parmi lesquels Engelbert. Le 9 juin ils eurent une conférence à Termonde avec les cinq cheva-

(1) *Mémoires de Philippe de Comines* (édit. de Godefroy), t. IV, 1re partie, p. 129.

liers qui tenaient le parti des Etats de Flandre. Comme le chapitre était investi du droit souverain d'arbitrage en tout ce qui touchait à l'honneur et au devoir de ses membres, on avait espéré, de cette manière, mettre fin aux discordes qui divisaient les chevaliers. Mais tous les efforts d'Engelbert de Nassau échouèrent devant la mauvaise volonté des chevaliers opposants (1).

Maximilien, qui, quelques mois auparavant, n'avait pas réussi à se rendre maître de Bruges par un coup de main, concerté avec le comte de Nassau, recourut maintenant à la force ouverte. Il s'empara successivement de Termonde et d'Audenarde. Le comte de Nassau fut nommé capitaine-général de cette dernière place ainsi que d'Anvers, le 24 janvier de l'année suivante. Le 5 avril Grammont tomba aux mains de l'archiduc et deux jours après Engelbert enlevait Ninove d'assaut (2). Bientôt après celui-ci s'avança jusqu'aux portes de Gand et peu s'en fallut qu'il n'entrât dans la ville à la suite d'un combat livré en vue des remparts (3).

Les Gantois découragés n'avaient plus d'espoir que dans les secours que leur avait promis le roi Charles VIII. Le sire d'Esquerdes, Philippe de Crevecœur arriva enfin à la tête des troupes françaises, et se jeta dans Gand.

Engelbert de Nassau adopta en cette circonstance un plan des plus habiles. Laissant aux Gantois tout le temps de se brouiller avec leurs alliés, qui en effet se retirèrent bientôt, il tourna les yeux du côté de Bruges. Les partisans de Maximilien, longtemps contenus par la crainte, y étaient devenus

(1) De Reiffenberg, *Histoire de l'ordre de la Toison d'Or*, p. 126 et suivantes.

(2) Despars, t. IV, p. 247.

(3) Kervyn, t. V, p. 370.

dans les derniers temps de plus en plus nombreux. La paix comptait des amis jusque dans l'échevinage. Engelbert de Nassau profita de ces dispositions favorables, et plus heureux cette fois-ci que l'année précédente, il réussit le 1 juin 1485 à soumettre les Brugeois.

Ce jour tout le peuple était réuni sur la place du Bourg, pour suivre une procession destinée à appeler la protection du Ciel sur la Flandre, lorsqu'on apprit que les portes de la ville avaient été livrées au comte de Nassau. Bientôt on le vit arriver à cheval accompagné de quelques seigneurs du Brabant et de la Bourgogne et suivi d'une troupe nombreuse de reîtres allemands. Un héraut marchait devant eux et criait à la foule surprise : « Ecoutez, écoutez ! » Ils allèrent droit à l'hôtel-de-ville, et là à la place où se faisaient d'habitude les publications de l'échevinage, le chancelier de Brabant prit la parole et rappelant les troubles et les guerres qui avaient désolé le pays depuis la mort de Charles-le-Téméraire, il fit valoir les services rendus par Maximilien et les droits qu'il avait à la tutelle de ses enfants. « Que voulez-vous? dit-il » en terminant, la paix ou la guerre! » La foule terrifiée par l'audace d'Engelbert et de sa suite répondit unanimement : « La paix! » Le chancelier de Brabant exposa alors les conditions auxquelles l'archiduc amnistiait les Brugeois et consentait à confirmer leurs priviléges. Dix personnes exclues de la paix furent immédiatement arrêtées. Parmi celles-ci se trouvait Louis de la Gruuthuse, le seigneur le plus opulent de la Flandre, qui dévoué à la France n'avait cessé de fomenter des troubles contre l'époux de Marie de Bourgogne.

Dès que Maximilien apprit ce qui s'était passé, il aborda dans le Zwyn. L'Écluse lui ouvrit ses portes, et il se rendit sans délai à Bruges, où son entrée eut lieu avec une grande

pompe le 21 juin 1485 ([1]). Engelbert de Nassau obtint du prince le tiers d'une amende de trois cent mille écus, prononcée contre le sire de la Gruuthuse.

A Gand depuis le départ de Philippe d'Esquerdes, on était fatigué de la résistance. Sept jours après la surprise de Bruges, un complôt éclata en faveur de Maximilien. Plusieurs chefs de l'insurrection furent arrêtés et immolés à l'inconstance populaire. Les États de Flandre réunis dans la ville envoyèrent des députés à Bruges pour arrêter avec l'archiduc les conditions de la paix. Elle fut conclue le 28 juin 1485 et proclamée à l'hôtel de la ville de Bruges en présence de Maximilien et d'Engelbert de Nassau. L'archiduc y était reconnu pour tuteur de la personne de son fils et du comté de Flandre.

Maximilien quitta Bruges le 6 juillet pour se rendre à Gand. Le sire de Ravenstein vint au-devant de lui à Mariakerke et lui amena son fils, le jeune Philippe qu'il n'avait pas vu depuis longtemps.

Le récit de la reddition de Gand et du séjour de Maximilien en cette ville se trouve relaté en détail dans les mémoires d'Olivier de La Marche ([2]). Engelbert de Nassau, cette fois-ci encore, eut un rôle actif.

Maximilien avait fait annoncer aux Gantois qu'il ne prendrait avec lui que six cents hommes. Mais il traversa une partie de la ville en se dirigeant vers la *Cour du Prince*, avec des forces beaucoup plus considérables. Le comte de Nassau ouvrait la marche à la tête des hommes de pied. Il portait comme les autres la pique. Plusieurs seigneurs, parmi les-

(1) Kervyn, t. V, p. 373-374. — Despars, t. IV, p. 252.
(2) *Les Mémoires de Messire Olivier, Sr de la Marche.* Louvain, 1645.

quels, le jeune Charles de Gueldre, marchaient à ses côtés. Les lansquenets allemands étaient au nombre de deux mille, ils allaient cinq à cinq. Maximilien accompagné de son fils clôturait le cortége au milieu des gens de cheval.

Les Gantois avaient vu de mauvais œil l'entrée d'une suite si nombreuse d'hommes d'armes; mais quand ils apprirent qu'une partie de ceux-ci devait loger chez les bourgeois, leur mécontentement éclata d'une manière ouverte.

Vers le soir les métiers coururent en armes et allèrent planter leurs bannières au Marché du Vendredi. Pour éviter une collision on donna ordre aux lansquenets de se retirer vers la *Cour du Prince.* Là on passa la nuit dans l'anxiété. « Monsieur l'archeduc, dit de La Marche (1), se » vint loger en ma chambre, qui estoit sur la porte devant; » et ce fit pour estre entre ses gens. Là tint-il conseil qu'il » estoit de faire et sembla pour le mieux de voir que les » Gandois feroynt pour celle nuict, et chacun se tint sur » sa garde; mais le conte de Nassau, accompaigné des Wal- » lons avoit gagné le pont, là on coupe les testes, qui estoit » la droite venue des Gandois pour venir contre l'ostel du » prince. »

Le lendemain Maximilien, à la tête des lansquenets, se dirigea vers l'hôtel-de-ville. Les métiers en armes lui barraient le passage, tandis que les échevins venaient à sa rencontre pour le prier de ne pas recourir à des moyens extrêmes. Le comte de Nassau, dit de La Marche : « Offroit tousjours de » leur courre dessus et de les deffaire; et par ce moyen estoit » le prince perpétuellement seigneur et maistre de Gand et » de toute Flandres. » Mais Philippe de Clèves fut d'un autre

(1) P. 632.

avis, et Maximilien, écoutant son conseil, préféra ne pas marcher plus avant dans la ville.

Le soir les métiers vinrent du Marché au Vendredi se porter sur le petit marché qui se trouvait alors entre l'église de Sainte-Pharaïlde et l'ancien Château des Comtes. Engelbert de Nassau brûlait d'impatience en voyant le peuple venir ainsi braver le souverain jusqu'aux portes de son palais. Il proposa de faire une sortie en faisant passer les soldats par les maisons. Il voulait par ce mouvement tomber en flanc sur les Gantois; mais son avis fut inutile, car ceux-ci se retirèrent d'eux-mêmes, quelques gens sages et modérés étant parvenus à calmer l'effervescence. Le lendemain au point du jour le magistrat vint trouver l'archiduc pour l'exhorter à la clémence.

Maximilien fit payer cher cette émeute aux Gantois. Il ne se contenta pas d'une amende de 127,000 écus d'or, ni de la condamnation des plus coupables, il exigea une réparation solennelle. Les échevins durent le 22 juillet lui demander publiquement pardon et lui promettre obéissance pour l'avenir. Assis sur un trône élevé, Maximilien reçut les échevins habillés de robes noires sans ceinture.

Si Maximilien avait triomphé des Flamands, s'il avait brisé leur orgueil et effacé le souvenir de sa propre faiblesse, c'était à l'énergie du comte de Nassau qu'il devait ce brillant résultat.

L'archiduc projetait depuis longtemps un voyage en Allemagne pour s'y faire élire roi des Romains. La pacification de la Flandre lui permit enfin de quitter les Pays-Bas. Par lettres patentes données à Bois-le-Duc le 27 novembre 1485 il nomma Engelbert de Nassau son lieutenant dans *ses pays de par deça* [1].

(1) Arnoldi, *Historische Denkwürdigkeiten*, p. 146.

La position du comte de Nassau était difficile au milieu d'un pays qui venait de sortir à peine de plusieurs années d'agitation. Engelbert y suppléa par son attitude énergique. Le 25 février 1486 il fit arrêter à Gand Philippe Wielant, un des membres les plus habiles et les plus influents du Conseil de Flandre. Le motif de cette arrestation nous est resté inconnu (1). Toujours est-il certain que cette mesure politique déconcerta les ennemis de Maximilien.

En Brabant il rencontra aussi quelques difficultés. Une somme de 50,000 livres avait été imposée sur les quartiers de Louvain, de Bruxelles et d'Anvers au mois d'avril 1486. Les États de Brabant ne voulurent d'abord voter qu'une somme de 30,000 livres, mais grâce à ses instances ils finirent par accorder cette aide en entier (2).

Maximilien élu roi des Romains à Francfort, le 16 février 1486, avait été couronné à Aix-la-Chapelle le 9 avril suivant. Lorsqu'il retourna aux Pays-Bas toutes les villes donnèrent des fêtes à son passage; à Breda l'épouse d'Engelbert de Nassau lui fit une réception brillante (3).

Maximilien ébloui du titre pompeux qui l'associait à l'autorité impériale crut pouvoir reprendre les hostilités contre la France. Il accusait le roi Charles VIII d'avoir violé la paix d'Arras en envoyant des secours aux Gantois. Au début de la campagne ses troupes parvinrent à surprendre Térouanne le 19 juin 1486; mais là s'arrêtèrent ses succès. Il avait

(1) Wielant resta détenu pendant plusieurs mois au château d'Heusden (Brabant septentrional), qui appartenait à Engelbert. *Vaderlandsch Museum*, publié par C.-P. Serrure, t. IV, p. 91-98.

(2) Gachard, *Inventaire analytique des archives du royaume*, N° 15,730.

(3) Pontus Heuterus, chap. 9.

commencé la guerre sans tenir compte de ses forces et de celles de son adversaire. Une seule ressource leur restait en l'absence de troupes suffisantes pour résister aux Français, et cette ressource consistait dans les talents militaires du comte de Nassau.

Engelbert ne disposait en tout que de quinze mille hommes. En évitant une bataille dans laquelle il aurait été infailliblement écrasé par le nombre, en harcelant l'ennemi dans de continuelles escarmouches, il put tenir en respect le plus habile des capitaines de Charles VIII, Philippe de Crevecœur. Enfin Maximilien vint lui-même sur le théâtre de la lutte avec douze mille hommes, la plupart nouvellement levés en Allemagne. Devant ce renfort Crevecœur recula et abandonna le siége de Térouanne, que les Français avaient voulu reprendre.

L'année 1486 s'écoula donc sans échec pour Maximilien; mais la campagne suivante lui fit subir les terribles suites de son imprudence. Son armée s'était débandée en hiver, faute de solde et quand le printemps arriva, le pays se trouva presque dépourvu de toute défense, tandis qu'il était impossible de reprendre l'offensive.

Dans des circonstances aussi fâcheuses Maximilien s'était retiré, nommant par lettres patentes données à Bruges le 12 avril (1487) Engelbert son lieutenant en Flandre et gouverneur de Lille, Orchies et Térouanne. Mais le comte de Nassau ne put par son courage arrêter d'inévitables revers.

Au mois de juillet Terouanne avait passé de nouveau aux Français. Le comte de Nassau voulant réparer cette perte essaya de surprendre Bethune, avec neuf cents hommes environ; mais il tomba dans une embûche adroitement dressée et fut fait prisonnier. Voici comment nos historiens rappor-

tent le fait. Le sire de Crevecœur encore plus exercé dans la ruse que dans l'art de la guerre, aurait réussi à persuader à Philippe de Clèves, qu'il était prêt à quitter le service de la France pour passer à celui de Maximilien. Il offrait même de livrer plusieurs villes, entre autres Béthune. Engelbert usant cette fois-ci de plus de témérité que de prudence aurait été dupe de cette intrigue. Quoiqu'il en soit, quand la poignée d'hommes commandée par le comte Nassau arriva en vue de Béthune, elle se vit assaillie de toute part. Philippe de Clèves seul, avec une partie de la cavalerie parvint à échapper. Engelbert, qui n'avait pas voulu abandonner les siens lutta avec courage à la tête des fantassins; mais blessé grièvement il dut à la fin se rendre. Le jeune Charles d'Egmont, depuis duc de Gueldre, tomba également en cette rencontre au pouvoir de l'ennemi ([1]).

La journée de Béthune avait privé Maximilien de son meilleur capitaine et de son plus dévoué conseiller.

Engelbert fut conduit en France. Le roi Charles VIII comprenait trop bien l'importance de cette capture pour qu'il put se décider bien vite à relâcher son prisonnier. Mais celui-ci fut traité avec beaucoup d'égards et d'honneurs, pendant toute sa captivité qui dura près de deux ans (juillet 1487-juillet 1489). ([2]).

Dans l'intervalle de graves évènements se passèrent en Flandre. Le 1 février 1488 Maximilien était à Bruges lorsqu'éclata dans cette ville une terrible sédition; lui-même fut

(1) Pontanus, p. 581.

(2) Pontanus et d'après lui Münch rapportent au sujet du séjour d'Engelbert à Paris deux anecdotes que nous ne croyons pas devoir rapporter ici, quoiqu'elles prouvent l'estime dont le comte de Nassau jouissait auprès de Charles VIII. (Münch. III. p. 109-111.)

arrêté et gardé à vue dans une maison, nommée le *Cranenburg*. Plusieurs conseillers du prince, ainsi que des membres de l'échevinage furent condamnés à mort. La suite entière de Maximilien fut retenue prisonnière et dans le nombre Philippe, maréchal de Nassau, frère naturel d'Engelbert.

Les États-Généraux du pays se réunirent à Malines et délibérèrent sur les moyens de rendre à la liberté le roi des Romains ; mais leur demarche fut vaine. Les Gantois qui dès le commencement de la révolte avaient excité ceux de Bruges, firent rejeter tout arrangement.

Cependant l'Europe entière avait les yeux sur Maximilien. L'empereur Frédéric, les princes d'Allemagne, le pape lui-même ne négligèrent aucun moyen de rompre ses chaînes. Enfin un traité fut signé le 16 mai 1488 à Bruges. Les magistrats de cette ville, les états des provinces et Maximilien jurèrent la paix avec beaucoup de solennité. Philippe de Clèves s'en rendit garant, et s'engagea sous serment à prendre les armes contre quiconque oserait l'enfreindre.

Mais à peine Maximilien se vit-il libre qu'il oublia ses promesses; les troupes allemandes qu'avaient amenées l'empereur ravagèrent le pays et mirent le siège devant Gand. Alors Philippe de Clèves pour rester fidèle à sa parole prit les armes contre le roi des Romains. Ce seigneur puissant se mit à la tête des Gantois, força Frédéric III à la retraite et s'empara des principales villes, non seulement de la Flandre, mais aussi du Brabant. La Hollande elle-même fut entraînée dans le mouvement.

Le roi des Romains dans des circonstances aussi critiques s'était retiré en Allemagne, auprès de son père, laissant pour gouverneur du pays, le duc Albert de Saxe. Quoique des garnisons allemandes occupassent Audenarde, Termonde et

Alost, la position était critique d'autant plus que le roi de France encourageait les Flamands dans leur résistance et leur avait même envoyé des secours.

La situation des affaires changea quand Engelbert de Nassau fut rendu à la liberté. Celui-ci était parvenu grâce aux instances de son ancien adversaire Philippe de Crevecœur, à se libérer moyennant une rançon de 84,000 livres tournois. Comme le trésor de Maximilien était épuisé, il dut la fournir lui-même. Il engagea la seigneurie de Vianden à son frère pour la moitié de la somme et leva le reste en donnant caution [1].

Dès son retour aux Pays-Bas Engelbert aida puissamment le duc de Saxe; ils forcèrent Philippe de Clèves à lever le siége de Hal [2].

Le 22 juillet 1488 fut conclu à Francfort entre Maximilien et Charles VIII, un traité dont Engelbert avait négocié les préliminaires, pendant sa captivité. Dès lors la face des affaires changea. Le duc de Saxe et le comte de Nassau, qui lui avaient été adjoint pour le gouvernement des Pays-Bas, se virent ouvrir les portes de Louvain et de Bruxelles (7 septembre). La Flandre restait isolée; la lutte se décidait ainsi en faveur de Maximilien. Les Flamands murmuraient contre le roi Charles VIII parce qu'il avait conclu une paix dans laquelle ils n'étaient point compris. Celui-ci les engagea donc ainsi que Maximilien à envoyer des députés au château de Montils, plus connu sous le nom de Plessis-lez-Tours. Là fut signée le 30 octobre une paix entre le roi des Romains et les États de Flandre. Mais les Gantois refusèrent de se soumettre

(1) Arnoldi, *Geschichte*, t. II, p. 207.
(2) Despars, t. IV. p. 437-438.

aux conditions humiliantes et onéreuses qu'elle renfermait; et ce fut en vain qu'Engelbert de Nassau se rendit le 18 janvier 1490 dans leur ville pour les engager à s'y conformer (1).

Le 27 août 1490, Engelbert donna un superbe tournois à Breda (2). Bientôt cependant il dut de nouveau s'occuper des affaires de la Flandre.

La résistance était devenue aussi vive à Bruges qu'à Gand, et les Brugeois avaient fini par fermer leurs portes aux troupes allemandes.

Le comte de Nassau écrivit aux échevins de Bruges une lettre menaçante, à la suite de laquelle on lui envoya à Alost, le 2 octobre, plusieurs députés, parmi lesquels l'aïeul du chroniqueur Despars (3). Il ne voulut pas entrer en transaction, et avec de nouvelles troupes allemandes il se rendit à Damme où il avait laissé une bonne garnison, exigeant des Brugeois l'exécution pure et simple de la paix de Tours.

Il alla trouver lui-même à l'Ecluse Philippe de Clèves, qui tenait toujours le côté de l'insurrection et refusait de rendre cette ville dont il était le gouverneur; mais il ne réussit pas à le détacher des Gantois.

Dès lors le comte de Nassau songea à réduire les Brugeois en leur coupant toute communication avec l'Écluse. Les premières semaines se passèrent en escarmouches. Un combat livré le 28 novembre 1490, près du pont d'Oostkerke, décida du sort de la ville.

Le 4 décembre les troupes de Maximilien y entraient à

(1) Despars, t. IV. p. 449.
(2) Van Goor, p. 31.
(3) Despars qui écrivait suivant les annotations de son grand-père, n'est pas très-favorable à Engelbert de Nassau, parce que les troupes de celui-ci ravagèrent le château de leur famille, situé à Coolskercke.

la suite d'une convention conclue à Damme. Deux jours après, Engelbert fit son entrée solennelle; le magistrat intimidé lui offrit une pension annuelle de trois cents livres de gros à charge de la ville.

Bruges venait d'obtenir la paix, mais non la tranquillité. Philippe de Clèves, qui le 28 décembre encore, dans une entrevue avec Engelbert tenue à Hulst, avait rejeté toute proposition de se soumettre, était devenu pour les Brugeois un ennemi au lieu d'un allié. En arrêtant tous les navires étrangers qui abordaient dans le Zwin, il rendait le commerce impossible. Le comte de Nassau pour le tenir renfermé dans l'Ecluse mit des garnisons à Damme, Ardembourg, Heist, Muide, etc. Lui-même tourna les regards du côté des Gantois.

Tandis que Bruges soutenait un siége désastreux, Gand, son ancienne rivale, était restée insensible à sa détresse. Elle eut bientôt à regretter son inertie. Dès le mois de mars Engelbert somma les magistrats d'exécuter la paix de Tours; n'obtenant qu'un refus, il envoya ses troupes allemandes ravager les environs de la ville pour jeter la crainte parmi les Gantois; mais ce fait ne fit que les aigrir davantage.

Maximilien qui alors se trouvait en Allemagne avait envoyé, en date du 8 avril de Nuremberg une procuration pour convoquer en son absence l'ordre de la Toison d'Or. Jean de Lannoy, et à son défaut Engelbert de Nassau, devait présider l'assemblée. La fête se tint le 24 de mai à Malines.

C'était la première à laquelle assistait le jeune Philippe, fils de Maximilien et de Marie de Bourgogne, comme *souverain* de l'ordre. Engelbert à ce chapitre représentait le roi de Castille [1].

(1) De Reiffenberg, p. 173 et suiv.

Le 11 juin Gand se déclara en révolte ouverte. Aussitôt Philippe de Clèves y envoya deux cents arquebusiers. Les partisans de Maximilien furent décapités, et le grand-doyen Jean Copenbolle mis à la tête comme capitaine de la ville. Les Gantois obtinrent d'abord quelques avantages. Ayant pris Hulst par surprise et fortifié Terneuzen, ils conservèrent ainsi des communications avec l'Ecluse. Engelbert de Nassau, qui avait des intelligences à Gand crut qu'il aurait pu s'emparer de la ville par un hardi coup de main. Le 14 août il se présenta devant la porte de Courtrai; mais les partisans de Maximilien qui étaient dans la ville n'osèrent se remuer; et les troupes du comte de Nassau repoussées par l'artillerie des remparts, durent se retirer à Courtrai. Après s'être rendu le 27, à Bruges pour procéder au renouvellement de l'échevinage et avoir assuré le maintien de la tranquillité dans cette ville, Engelbert rentra en campagne, s'empara du château de Lichtervelde, qui avait reçu une garnison de Philippe de Clèves et battit les Gantois près de Termonde, dont ils avaient voulu s'emparer. Le 9 octobre 1491, Hulst retombait en sa puissance.

Pendant l'hiver Engelbert quitta la Flandre, laissant des forces suffisantes pour tenir les Gantois en respect. Bientôt le bruit de sa mort se répandit à Gand, et Copenholle, en écrivait, le 1 janvier 1492 (1491) au seigneur de Tinteville, capitaine de Bruges, comme d'un évènement certain (1). Peut-être que cette nouvelle enhardit les Gantois; car ils obtinrent quelques avantages, en s'emparant successivement de Dixmude, de Grammont et de Hulst (30 mars).

Engelbert revint sur le théâtre de la lutte au mois d'avril. Aussitôt le découragement s'empara des chefs de l'insurrec-

(1) *Bulletin de la commission d'histoire,* 2e série, t. 3, p. 250.

tion. A Gand le parti de la paix gagnait tous les jours de plus en plus du terrain.

Il s'y trâma même un complot qui devait ouvrir les portes de la ville aux allemands. Mais cette tentative nocturne échoua. Un bourgeois baissa la herse, quand quinze reitres à peine avaient pénétré en ville; et le bruit de la trahison se repandant en ville, on sonna le tocsin.

Le 8 mai 1492 Albert de Saxe vint rejoindre Engelbert à Bruges avec des troupes nouvelles. De ce moment il put cerner Gand de toutes parts. A la suite d'un de ces revirements fréquents dans l'histoire des communes flamandes le capitaine Jean Copenholle perdit tout-à-coup sa popularité. Arrêté, il fut immolé à des vengeances personnelles et porta sa tête sur l'échafaud ainsi que son frère et plusieurs de ses partisans. Dès ce moment la reddition de la ville n'était plus douteuse; il n'y avait plus de chef capable pour diriger la résistance et tout le monde était lassé de la lutte. Les Gantois envoyèrent le 20 juillet des députés au duc de Saxe et au comte de Nassau, qui se trouvaient alors dans l'île de Cadzand. Un traité fut signé le 30 du même mois; il est connu sous le nom de *paix de Cadzand*. Engelbert en dicta les conditions, il imposa aux magistrats l'humiliation d'une amende honorable; il modifia la constitution de la ville; mais l'amnistie accordée par lui fut complète; personne n'en fut excepté !

Le 7 août le duc de Saxe et le comte de Nassau entraient solennellement dans la ville de Gand qui cette fois-ci ne devait plus reprendre les armes.

Dès ce moment tous les efforts des généraux de Maximilien se tournèrent contre Philippe de Clèves, sire de Ravenstein, qui occupait toujours encore la ville et les deux citadelles de l'Ecluse. Celui-ci fit une défense héroïque.

Une petite flotte envoyée par le roi d'Angleterre le bloquait par mer, une armée importante commandée par des chefs habiles entourait la place du côté de la terre, il n'avait de secours à attendre de personne, et malgré cela pendant deux mois il ne voulut entendre parler de reddition. Un italien, nommé maître Siro, le secondait (1) en lui fournissant des engins destructeurs, jusqu'alors peu connus dans l'art de la guerre. Philippe de Clèves ne déposa les armes que lorsque ses munitions étaient épuisées, que lorsque les murs démantelés de la place ne pouvaient plus résister à un assaut; et malgré le dénûment des assiégés, le comte de Nassau fit accorder les conditions les plus honorables. Engelbert n'avait pas oublié que le sire de Ravenstein combattait pour une question d'honneur, pour une parole donnée, et il le traita avec noblesse et dignité. Si Philippe promettait fidélité à Maximilien et s'il lui remettait la ville de l'Ecluse avec le petit château, il devait conserver le grand château jusqu'à l'époque où le roi des Romains lui payerait une somme de 40,000 florins d'or qui lui était due. On lui assurait de plus une pension annuelle de 6,000 florins d'or; et la confiscation de tous ses biens précédemment prononcée se trouvait rapportée. Le traité fut signé le 7 octobre (1492).

Ainsi s'acheva cette longue guerre civile qui pendant douze ans avait rempli la Flandre de deuil. Maximilien témoigna sa reconnaissance au duc de Saxe, pour les secours qu'il lui avait apportés et les services qu'il lui avait rendus, en lui accordant la souveraineté héréditaire de la Frise. Engelbert de Nassau auquel il devait tout autant, resta aux Pays-Bas jouir d'une autorité telle qu'après le souverain personne n'égalait son pouvoir.

(1) Molinet, p. 252. — Molinet compare ce siége à celui de Troie.

Engelbert de Nassau, tout en faisant triompher Maximilien de ses sujets de Flandre, l'avait servi en même temps dans les négociations politiques les plus délicates. Le roi des Romains nourrissait depuis longtemps le projet d'épouser en secondes nôces Anne, la riche héritière du duché de Bretagne. Dès la fin de 1489 nous voyons Engelbert agissant dans ce but, lorsqu'il se trouve à la tête de l'ambassade envoyée au roi de France pour conclure le traité du Plessis-lez-Tours. Le 29 novembre il datait de Tours même, une lettre aux habitants de Guingamp pour leur faire connaître que Maximilien avait fait comprendre la Bretagne dans la paix qui venait d'être signée (1). L'idée même du mariage venait peut-être d'Engelbert, qui par suite de sa captivité en France se trouvait plus au courant des affaires de ce pays. Quoiqu'il en soit, le 20 Mars 1491, le roi des Romains, résidant à Inspruck à la cour de son père, donnait plein pouvoir au comte de Nassau et à Martin de Polheim, pour épouser la jeune princesse par procuration (2). Le mariage fut effectivement célébré de cette manière ; mais l'histoire nous apprend comment le roi de France Charles VIII, profitant des lenteurs de Maximilien, fit annuler cette union et épousa lui-même la duchesse Anne, le 6 décembre 1492, réunissant ainsi pour toujours la Bretagne à la couronne de France.

Par son mariage avec la fiancée de Maximilien, Charles VIII lui faisait une double injure, car il répudiait par cet acte même sa fille, la jeune Marguerite d'Autriche, qui avait été élevée à la cour de France pour y devenir reine et avait reçu sa dot par anticipation. Le roi des Romains s'allia avec le roi d'Angleterre dans un but de vengeance; mais bientôt celui-ci

(1) Morice, *Mémoires pour servir à l'histoire de Bretagne*, t. III, p. 655.
(2) Arnoldi, t. IV, p. 265.

l'abandonna, et fit sa paix avec Charles. Maximilien voulut entreprendre seul la guerre, mais il dut y renoncer; car il était bien évident que ni la situation de son trésor, ni le nombre de ses hommes d'armes ne lui permettaient d'entrer en lutte contre le roi de France. Le 23 mai 1493 fut conclu le traité de Senlis, par lequel Charles VIII déclarait renoncer à la main de Marguerite et restituait les comtés de Bourgogne, d'Artois, de Charolais, de Noyon, en ne retenant Hesdin, Aire et Béthune que jusqu'à l'époque où l'archiduc Philippe, devenu majeur, lui rendrait hommage(1). Ce fut encore Engelbert de Nassau qui négocia ce traité. Il s'était rendu en France avec une suite de cent-cinquante personnes (2). Les conditions obtenues étaient certainement bien favorables, vu les circonstances dans lesquelles on se trouvait; mais pour les faire exécuter et pour obtenir la restitution de la duchesse Marguerite il dût gagner à prix d'argent plusieurs personnages considérables de France. Les archives de la cour des comptes conservent la mention des sommes d'argent qu'il fallut employer à cet effet (3).

Marguerite fut remise le 12 juin, près de Cambrai, au comte de Nassau et au marquis de Bade (4). Engelbert se rendit ensuite en Allemagne.

L'année suivante Frédéric III étant venu à mourir, Maximilien monta sur le trône impérial, et le 26 décembre 1494, Philippe-le-Beau, alors âgé de seize ans, fut inauguré à Gand comme comte de Flandre.

A cette époque on était dans des rapports assez tendus avec

(1) Kervyn, t. V, p. 492.
(2) Son passeport donné à Senlis, est daté du 30 avril 1492.
(3) Gachard, *Inventaire*. Bruxelles, 1851, p. 150.
(4) *Précis de l'histoire de Charles VIII*, p. 658.

le roi d'Angleterre. Marguerite de York, veuve de Charles-le-Téméraire protégeait le fameux Perkin Warbek, qu'elle prétendait être le fils puiné d'Edouard IV; et Philippe-le-Beau, induit en erreur par elle, refusait à Henri VII de chasser cet imposteur de ses états. Celui-ci souscrivit le 9 mars 1495 en faveur d'Engelbert une promesse de dix mille écus d'or pour le cas où il réussirait dans son entreprise [1]; mais on connaît sa fin misérable. Le comte de Nassau fut envoyé en 1496 à Londres et y signa le 24 février un traité d'amitié et de commerce qui mit fin à toute discorde entre les deux pays [2].

Au mois d'août de cette année Philippe se rendit en Allemagne pour faire ratifier par son père son mariage avec Jeanne, la fille de Ferdinand-le-Catholique, roi d'Aragon et d'Isabelle, reine de Castille. Avant de partir il avait nommé Engelbert de Nassau son lieutenant-général aux Pays-Bas [3]. Jeanne d'Aragon arriva en Zélande, le 20 septembre, avec une flotte de 135 voiles. L'archiduc revenant d'Allemagne, alla la rejoindre à Lierre, où fut célébré leur union, le 21 octobre.

L'année suivante Marguerite, la sœur de Philippe, épousa l'infant Don Juan de Castille, prince des Asturies, frère de Jeanne. La reine Isabelle pour récompenser Engelbert de Nassau de ce qu'il avait puissamment contribué à la conclusion de ce double mariage, lui accorda une rente annuelle de mille écus d'or de Castille [4].

Après la mort de Charles VIII, arrivée le 7 avril 1498, Engelbert de Nassau fut envoyé en France pour représenter

(1) Arnoldi, t. IV, p. 264.
(2) Rymer, *Fœdera*, t. XII, p. 578.
(3) Gachard, *Inventaire*. Bruxelles, 1837, t. I, p. 125-126.
(4) Lettres du 8 octobre 1496 et de 5 avril 1497. — Arnoldi, t. IV, p. 264.

Philippe-le-Beau au sacre de Louis XII. Vers la fin de cette année nous le retrouvons à Bruxelles. Il assistait à la fête de la Toison d'Or, qui se célébra dans cette ville le jour de la Saint-André (28 novembre).

En 1499 Engelbert accompagnait Philippe-le-Beau en Allemagne[1]. Lorsqu'en 1501 ce prince entreprit son premier voyage en Espagne, le comte de Nassau fut nommé son lieutenant-général aux Pays-Bas : nous le voyons en cette qualité correspondre avec les gouverneurs des différentes villes et les tenir au courant des ordres du souverain[2]. Il resta ainsi près de trois ans à la tête de l'administration du pays.

Philippe-le-Beau à son retour déclara, contrairement à l'avis du comte de Nassau, la guerre au duc de Gueldre, Charles d'Egmont. C'était le fils de cet Adolphe que Charles-le-Téméraire avait fait déshériter par Arnould son père et dont il avait ainsi usurpé les états. Charles d'Egmont fut élevé à la Cour de Bourgogne; il eut Engelbert pour maître dans l'art militaire et fut fait prisonnier à côté de lui à la journée de Béthune en 1487. Après être resté quatre ans prisonnier en France, il reconquit son duché. Si Engelbert de Nassau déconseilla constamment la guerre contre la Gueldre, c'est sans doute parce qu'il considérait comme injuste la manière dont cette province avait été réunie à la monarchie bourguignone et qu'il avait des sympathies personnelles pour Charles d'Egmont[3].

(1) Gachard, *Inventaire*, t. II, p. 150.

(2) *Bulletin de la Commission d'histoire*, 2e série, t. V.

(3) Voici comment Pontanus s'exprime au sujet d'Engelbert : « *Magnæ moderationis ac prudentiæ princeps, cujus vel ideo meminisse* » *debemus, quod archiducem Philippum, sicuti alii ad bellum gelricum incenderent, ita ipse dehortari perpetuo ac suflaminari haud* » *desinebat.* » Pontanus, *Historia gelrica*, p. 638.

Engelbert de Nassau mourut à Bruxelles le 31 mei 1504 sans postérité légitime. Sa femme Limburge de Bade était décédée avant lui à Breda le 5 juillet 1501 ([1]).

Engelbert de Nassau était d'un caractère fougueux, mais loyal et dévoué. La devise dépeint l'homme « *Ce sera moy Nassau* ». On peut dire sans crainte d'être démenti que ce fut lui qui sauva la monarchie bourguignone pendant la minorité de Philippe-le-Beau. Le célèbre feltmaréchal prince de Ligne, qui fit, avant M. de Reiffenberg, l'historique de la Toison d'Or, en parle avec le plus grand éloge.

Dans les réunions du chapitre, les chevaliers, devaient d'après les statuts se faire mutuellement des observations sur leur conduite. Le seul reproche qu'on ait jamais adressé à Engelbert, c'était d'être « *trop dameret* »; et, il faut bien le dire, il paraît avoir été incorrigible sous ce rapport.

Le séjour habituel d'Engelbert de Nassau était la ville de Breda, dont il était seigneur. Il se construisit cependant aussi un hôtel à Bruxelles, connu depuis sous le nom d'*Hôtel de Nassau*. En dehors des hautes charges qu'il remplit successivement il fut encore longtemps drossard des duchés de Brabant et de Limbourg ([2]).

Il accrut considérablement les riches domaines que sa maison possédait aux Pays-Bas. Il avait hérité de sa mère les seigneuries de Milen, de Gangelt et de Vucht, qui appartenant jadis à la maison de Heinsberg, formaient des enclaves dans les états du duc de Juliers; en les lui cédant, il obtint en retour le burgraviat d'Anvers et les seigneuries de Diest, Seelhem, Sichem, Meerhout, Vorst et Holey, situées au

(1) Hoynck van Papendrecht, *Analecta*, p. 380.

(2) Gachard, *Inventaire des archives de la Belgique*. Bruxelles, 1845, t. II, p. 258, p. 321.

quartier de Louvain. Il dut donner en supplément à Guillaume de Juliers une somme de 41,000 florins d'or du Rhin. Cet échange fut conclu le 13 mai 1487; mais par suite de plusieurs circonstances ce ne fut qu'en 1499, que l'affaire fut entièrement terminée et qu'elle obtint la sanction impériale(1). Engelbert fit sa *joyeuse entrée* à Diest, le 22 septembre 1499 (2).

Il acheta encore le 1 avril 1501 de Nicolas de Reymerswale, les seigneuries de Rosendael, Nispen en Wouw, situées aux environs de Breda.

Deux monuments remarquables rappellent le souvenir d'Engelbert aux Pays-Bas. C'est d'abord son superbe mausolée construit dans l'église de Breda par ordre de son neveu et successeur, Henri de Nassau. Ce chef d'œuvre en marbre blanc, qui fut, paraît-il, rapporté d'Italie et que l'on attribue à Michel Ange, représente le comte et son épouse couchés, et quatre figures Alexandre, Annibal, Régulus et César supportant ensemble l'armure de guerre d'Engelbert.

Le second souvenir du célèbre comte de Nassau se trouve dans la cathédrale d'Anvers. Ce sont des vitraux peints représentant la sainte Scène, ainsi que le portrait en plein du donateur agenouillé avec ses seize quartiers (3).

(1) Kremer, *Geschichte der Herren von Heinsberg*, p. 67. — Butkens, *Trophées du Brabant*, t. II, p. 92.

(2) Van Even, *Brabandsch Museum*, Leuven, I, p. 212.

(3) Génard, *De Vlaemsche School*, Antwerpen 1855, I, p. 129.

